

Un Empire à cheval ? Aspects de la politique équestre à l'époque de l'expansion mongole (XIIIe siècle)

Dan Ioan Muresan

▶ **To cite this version:**

Dan Ioan Muresan. Un Empire à cheval ? Aspects de la politique équestre à l'époque de l'expansion mongole (XIIIe siècle). Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés, Actes du 47e congrès de la SHMESP (Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public), Arras, 26-29 mai 2016, Éditions de la Sorbonne, p. 53-66., 2017. hal-02320838

HAL Id: hal-02320838

https://normandie-univ.hal.science/hal-02320838

Submitted on 19 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Société des historiens médiévistes
de l'Enseignement supérieur public

HISTOIRE MONDE, JEUX D'ÉCHELLES ET ESPACES CONNECTÉS



ÉDITIONS DE LA SORBONNE

Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés

Déjà parus dans la collection

L'Europe et l'Océan au Moyen Âge (en coédition avec Cid Éditions)
Le combattant au Moyen Âge (en coédition avec Cid Éditions)
Le marchand au Moyen Âge (en coédition avec Cid Éditions)
Bibliographie de l'histoire médiévale en France (1965-1990)
Villages et villageois au Moyen Âge
Le clerc séculier au Moyen Âge
Les princes et le pouvoir au Moyen Âge
La circulation des nouvelles au Moyen Âge
Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge
Voyages et voyageurs au Moyen Âge
Les élites urbaines au Moyen Âge
L'argent au Moyen Âge
Les serviteurs de l'État au Moyen Âge
L'étranger au Moyen Âge
Le règlement des conflits au Moyen Âge
Les échanges culturels au Moyen Âge
L'expansion occidentale (XIe-XVe siècle), formes et conséquences
Montagnes médiévales
Ports maritimes et ports fluviaux au Moyen Âge
Les villes capitales au Moyen Âge
Construction de l'espace au Moyen Âge
Être historien du Moyen Âge au XXIe siècle
L'autorité de l'écrit au Moyen Âge (Orient-Occident)
Des sociétés en mouvement
Les relations diplomatiques au Moyen Âge
Experts et expertise au Moyen Âge
Mesure et histoire médiévale
Nation et nations au Moyen Âge
Apprendre, produire, se conduire : le modèle au Moyen Âge
Gouverner les hommes, gouverner les âmes

S'adresser à la Société des historiens médiévistes
de l'Enseignement supérieur public (SHMESP) :
Bibliothèque Halphen, 1, rue Victor-Cousin, 75005 Paris

Histoire ancienne et médiévale – 151

Société des historiens médiévistes
de l'Enseignement supérieur public

Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés

XLVII[e] Congrès de la SHMESP
(Arras, 26-29 mai 2016)

Ouvrage publié avec le concours de la Commission de la recherche de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, l'université d'Artois le Centre de recherche et d'études histoire et sociétés (CREHS) et l'association « Arras Université »

Éditions de la Sorbonne
2017

Couverture : « Arrivée de marchands à Ormuz », Marco Polo, *Devisement du monde*, BNF, Fr 2810, fol. 14v (vers 1410-1412).

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
© Éditions de la Sorbonne, 2017
212, rue Saint-Jacques, 75005 Paris
www.editions-sorbonne.fr – edsorb@univ-paris1.fr

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE
ÉDITIONS DE LA SORBONNE

ISBN : 979-10-351-0043-8
ISSN : 0290-4500

Les opinions exprimées dans cet ouvrage n'engagent que leurs auteurs.

« Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Il est rappelé également que l'usage abusif et collectif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre. »

La Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public organise chaque année un congrès dont les participants sont sélectionnés par un comité scientifique. Les actes de cette rencontre, publiés aux Éditions de la Sorbonne pour le compte et sous la responsabilité de la Société, sont rassemblés et préparés par des représentants de l'université ou du grand établissement auquel a été confiée l'organisation du congrès. Ils sont revus et disposés pour l'édition par le responsable des publications du bureau de la SHMESP, puis par le secrétariat de rédaction des Éditions de la Sorbonne.

Les actes du Congrès d'Arras (mai 2016) ont été préparés par Marc Suttor, Stéphane Curveiller, Alain Provost et Antoine Destemberg. Le travail éditorial a été effectué par Didier Panfili, responsable des publications de la SHMESP, maître de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et Esther Dehoux, maître de conférences à l'université de Lille 3 SHS.

Comité scientifique du XLVII^e^ Congrès

Dominique Barthélemy, professeur à l'université Paris 4 Paris-Sorbonne

Pierre Bauduin, professeur à l'université de Caen Normandie

Patrick Boucheron, professeur au Collège de France

Geneviève Bührer-Thierry, professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Joël Chandelier, maître de conférences à l'université Paris 8 Vincennes Saint-Denis

Stéphane Curveiller, maître de conférences à l'université d'Arras Artois

Marie-Laure Derat, directrice de recherche au CNRS

Antoine Destemberg, maître de conférences à l'université d'Arras Artois

Véronique Gazeau, professeur à l'université de Caen Normandie

Marie-Cécile Isaïa, maître de conférences à l'université Lyon 3 Jean-Moulin

Yuri Karev, directeur de recherche au CNRS

Christian Lamouroux, directeur d'études à l'EHESS

Élodie Lecuppre-Desjardins, professeur à l'université Lille 3 SHS

Elisabeth Lorans, professeur à l'université de Tours François-Rabelais

Florian Mazel, professeur à l'université Rennes 2 Haute-Bretagne

Dan Muresan, maître de conférences à l'université de Rouen

Hélène Noizet, maître de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Alain Provost, maître de conférences à l'université d'Arras Artois

Marc Suttor, professeur à l'université d'Arras Artois

Dominique Valérian, professeur à l'université Lyon 2 Lumière

Éric Vallet, maître de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Avant-propos

Régulièrement la SHMESP organise son congrès annuel non pas autour d'un thème historiographique, mais autour du métier d'historien du Moyen Âge. En 1989, à l'occasion de son vingtième anniversaire, un bilan avait été dressé de l'histoire médiévale en France. En 2007, nous nous étions demandés ce que signifie être historien du Moyen Âge au XXIe siècle. Pour ce 47e congrès nous avons choisi de réfléchir aux échelles spatiales de l'analyse historique en questionnant plus particulièrement la possibilité de penser l'histoire monde et les espaces connectés. L'idée d'une réflexion sur l'histoire globale avait été lancée initialement par Pierre Monnet pour un congrès qui devait se tenir à Francfort, mais les difficultés de l'Institut français d'histoire en Allemagne, heureusement depuis surmontées, avaient alors obligé à renoncer. Elle a été reprise par les médiévistes de l'université d'Arras, en élargissant à la question des jeux d'échelles et des espaces connectés.

L'ouverture sur le monde n'est pas une nouveauté pour les congrès de la SHMESP, qui depuis longtemps ont fait une large part aux espaces non-européens, notamment à l'Islam, mais nos horizons se sont considérablement élargis dans ce congrès, avec des contributions qui nous ont menés jusqu'en Afrique sub-saharienne, vers l'Asie centrale et l'Extrême-Orient, et même, avec notre collègue Dominique Barbe de l'université de Nouvelle-Calédonie, vers l'océan Pacifique. Ces communications sont le reflet de l'extraordinaire diversité et de la vitalité des travaux menés en France en histoire médiévale, et invitent à ouvrir plus largement notre Société des médiévistes à des chercheurs travaillant sur les mondes extra-européens, qui évoluent souvent dans d'autres réseaux savants.

Cette réflexion sur le cadre spatial de nos recherches s'inscrit dans le courant actuel de développement à la fois de l'histoire globale ou connectée et des études sur les aires culturelles. Il ne s'agissait pas pour autant de

Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés, XLVIIe Congrès de la SHMESP,
Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017.

sacrifier à une mode venue du monde anglo-saxon, mais bien de réfléchir aux enjeux épistémologiques d'une telle approche, qui ne fait pas forcément l'unanimité parmi les historiens. Les débats récents autour des programmes de l'enseignement secondaire et de la part, jugée par certains excessive ou au contraire trop réduite, de l'histoire « nationale » ont fait une place démesurée aux discours des politiques en lien avec les questions d'identité, et marginalisé les historiens de métier. De même, plusieurs consultations électorales récentes ont montré la force des discours de repli sur la nation, alors que d'autres revendications identitaires se pensant sur le mode religieux ou civilisationnel conduisent à des exclusions et des affrontements violents et meurtriers : cette actualité, parfois dramatique, interroge directement notre manière d'écrire l'histoire et de prendre place dans le débat public. Le rôle de la Société des médiévistes de l'Enseignement supérieur public est aussi de prendre sa part dans ce débat, non pas pour promouvoir un type d'histoire au détriment d'un autre, encore moins pour décider que tel ou tel récit devrait être imposé, mais pour réfléchir aux conditions de faisabilité de l'histoire dans un monde aujourd'hui largement décloisonné.

Les outils forgés depuis plusieurs décennies par les promoteurs de l'histoire globale, de l'histoire-monde ou de l'histoire connectée – concepts largement discutés lors de notre congrès – sont, en effet, un moyen de repenser les cadres de nos réflexions, en interrogeant les échelles pertinentes d'analyse, sans privilégier *a priori* l'une par rapport à l'autre, qu'elle soit globale, nationale ou régionale – voire micro-régionale. La table ronde qui a conclu le congrès autour de la question de l'enseignement de l'histoire du monde (et dont il n'a pas été possible de rendre compte dans ce volume) a ainsi permis de montrer les enjeux scientifiques et pédagogiques mais aussi les difficultés et les obstacles d'un tel enseignement. Faut-il consolider d'abord un « socle commun de connaissances », comme on dit aujourd'hui – mais lequel choisir ? –, ou au contraire ouvrir les élèves et les étudiants à une histoire qui ne se limite pas à l'Europe chrétienne mais permet de mieux la comprendre par le comparatisme et l'étude des connexions à des échelles larges ? Et quels outils, quelles méthodes adopter pour rendre compte de cette complexité, quand nous avons déjà bien du mal à faire acquérir les connaissances de base en histoire médiévale européenne ? Ces débats, qui ne sont pas sans lien avec la politique de recrutement des enseignants chercheurs dans les universités, engagent à la fois notre responsabilité de savants spécialistes de l'histoire médiévale, mais aussi de citoyens.

On ne pouvait pas mieux choisir que l'université d'Arras pour aborder ces questions. Jeune université dynamique, fondée en 1992, elle a une dimension régionale par sa taille, mais est au cœur d'une région largement ouverte vers l'Europe, comme l'a montré la participation de collègues belges et allemands à notre congrès.

La réussite du congrès tient beaucoup à l'organisation sans faille des collègues qui nous ont accueillis à Arras, notamment Marc Suttor, Stéphane Curveiller, Alain Provost et Antoine Destemberg, qui se sont efficacement impliqués dans ce congrès tant sur le plan scientifique que dans l'organisation pratique des journées. Ils ont su mobiliser sur place leur équipe d'accueil, le Centre de recherche et d'études histoire et sociétés (CREHS), grâce au soutien de son directeur, Charles Giry-Deloison, mais aussi l'université d'Arras, en la personne de son président, Pasquale Mammone, et du président de la commission de la recherche, Éric Monflier. La mairie d'Arras a reçu les participants du congrès, et nous voudrions remercier la première adjointe, M^me^ Bocquillet, M. Malfait, adjoint du pôle en charge de la culture et de l'attractivité du territoire, et M^me^ Beaumont, adjointe en charge de l'éducation et de la réussite éducative. La communauté urbaine d'Arras, en la personne de son vice-président, M. Desramaut, nous a également accueillis dans les murs de la citadelle. Enfin le banquet final du congrès a pu bénéficier du cadre magnifique du réfectoire de l'abbaye Saint-Vaast grâce au soutien de la mairie.

Un congrès des médiévistes ne peut être pleinement réussi sans les visites qui nous font découvrir ou redécouvrir les lieux qui nous accueillent. Grâce à nos collègues arrageois, nous avons pu ainsi voir sous un jour nouveau la ville, son beffroi, les fameuses « boves » et sa très riche médiathèque, avec notamment un fonds de manuscrits exceptionnel. L'excursion du dimanche à Saint-Omer nous a menés au musée de l'Hôtel Sandelin, que nous a fait visiter sa conservatrice, Marie-Lys Marguerite, à la bibliothèque où Rémy Cordonnier nous a montré certaines de ses pièces les plus célèbres, et à l'abbaye de Saint-Bertin.

Un congrès des médiévistes est bien sûr aussi, et avant tout, une rencontre scientifique, dont la réussite, que reflète ce volume d'actes, dépend de l'engagement de nombreuses personnes : nos collègues d'Arras, les membres du comité scientifique, qui ont œuvré en amont et en aval du congrès, les responsables des publications de la SHMESP enfin. L'édition de ces actes a été commencée par Laurent Jégou et Nicolas Drocourt, dont il faut saluer le travail remarquable, et parfois ingrat, au cours du précédent mandat, et achevée par Didier Panfili et Esther Dehoux. Enfin ce congrès

d'Arras a été le dernier organisé sous la présidence de Véronique Gazeau, qui n'a pas ménagé ses efforts pour sa réussite, comme elle l'a toujours fait au cours de ses nombreuses années passées au bureau de la SHMESP, comme secrétaire générale puis présidente. Qu'elle soit ici chaleureusement remerciée pour son engagement au service de la communauté des historiens médiévistes.

Dominique Valérian
Président de la SHMESP

Un Empire à cheval ?
Aspects de la politique équestre à l'époque de l'expansion mongole (XIII^e siècle)

Dan Ioan Mureşan

Le cheval aux fondements de l'économie pastorale des steppes eurasiatiques

Avant la première véritable mondialisation impulsée par la découverte et la conquête des Amériques, le Monde Ancien connaît des tendances globalisantes. Le XIII^e siècle en représente certainement la conjoncture la plus importante : pour la première fois, des communautés humaines allant du Pacifique à l'Atlantique à travers l'Eurasie se sont retrouvées connectées de sorte à former un véritable système-monde (*World System*)[1]. Au centre de cette agrégation de civilisations connectées se trouvait l'Empire mongol, le plus grand empire terrestre de l'Histoire et, de ce fait, le seul à interagir en même temps avec toutes les autres[2]. Si l'Empire mongol a su remplir ce rôle historique d'agrégateur transcontinental à l'échelle globale, c'est parce qu'il était la projection étatique paradoxale de la steppe eurasiatique, dont Arnold Toynbee soulignait le fait qu'elle *had taken the place, and inherited the conductivity, of a now dessicated 'second Mediterranean', whose former presence there was attested by its fragmentary survival in the Caspian Sea, the Sea of Aral, and Lake Balkash*[3]. La steppe eurasiatique peut donc être décrite comme une « Méditerranée verte », caractérisée par sa conductivité, qui a accéléré les mouvements des sociétés humaines et, par sa connectivité qui a permis de relier entre elles les zones les plus éloignées de l'Eurasie[4]. Comme

1. J. L. Abu-Lughod, *Before European Hegemony: the World System A.D. 1250-1350*, New York (N.Y.), 1989.
2. Pour le cadre historique que l'espace restreint disponible ne permet pas d'évoquer ici plus en détail, voir la plus récente synthèse : *The Cambridge History of Inner Asia, II: the Chinggisid Age*, éd. N. Di Cosmo, A. J. Frank et P. B. Golden, Cambridge/New York, 2009.
3. A. J. Toynbee, *A Study of History. Abridgement of volumes VII-X*, New York, 1957, p. 164.
4. B. Cunliffe, *By Steppe, Desert, and Ocean: the Birth of Eurasia*, Oxford, 2015.

Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés, XLVII^e Congrès de la SHMESP, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017.

l'avait rappelé cependant le même Toynbee : *Steppe-traversing horses, not ocean-traversing sailing ships, were the sovereign means of locomotion by which the separate civilizations of the world as it was before AD 1500 were linked together… The Steppe ports were put out of action when the ocean-going sailing ships superseded the camel and the horse*[5]. Aucune histoire connectée des temps prémodernes ne saurait par conséquent ignorer le facteur équin comme base matérielle et informationnelle des contacts entre civilisations afférentes aux grandes steppes eurasiatiques.

La base économique des sociétés pastorales qui habitent celles-ci est assurée jusqu'à nos jours par l'exploitation des grands troupeaux de chevaux, moutons, bovins, chameaux et chèvres, qui forment « le système des cinq animaux » (en mongol *tabun ger-ün mal*). Mais au cœur de cette configuration se trouvait en effet le cheval, le seul qui remplissait à la fois les fonctions alimentaires, véhiculaires et, surtout, guerrières. Sa prééminence ressort de manière poétique des paroles qu'attribue au XVI^e^ siècle la *Tārīkh-i Rashīdī* de Mirza Muhammad Haidar Dughlat au chef khazak Kasim Khan :

> Nous sommes les habitants de la steppe ; nous ne possédons pas d'objets rares ni précieux ; les chevaux sont notre principale richesse ; leur chair et leur peau sont notre meilleure nourriture, notre meilleur vêtement ; et la boisson la plus agréable pour nous – c'est leur lait et ce qu'on prépare avec, c'est-à-dire le *qumyz* ; notre sol ne connaît ni jardins ni édifices ; admirer le bétail qui paît – voilà le but de nos promenades[6].

Pour rendre compte de cette prééminence sociale du cheval dans les communautés pastorales nomades, l'ethnologie française, qui s'attache actuellement de manière plus systématique à comprendre les interactions entre les sociétés humaines et le monde animal, a opéré une distinction essentielle entre, d'un côté, *les peuples cavaliers*, pour lesquels la possession des chevaux est à la fois une donnée sociale et un phénomène de masse qui réunit classes, âges et sexes et, de l'autre, *les sociétés à écuyers*, où l'élevage est plus spécialisé et où le cheval tend à devenir un objet de luxe, un signe de distinction sociale, où l'équitation est l'apanage d'une élite[7]. Le système équestre des « peuples cavaliers », dont ceux de la steppe eurasiatique

---

5. A. J. Toynbee, *Civilization on Trial*, Londres, 1953, p. 67-69.
6. B. Vladimirtsov, *Le régime social des Mongols : le féodalisme nomade*, Paris, 1948, p. 159 ; voir *The Tarikh-i-Rashidi of Mirza Muhammad Haidar, Dughlát: A History of the Moghuls of Central Asia*, éd. N. Elias, E. D. Ross, Londres, 1895, p. 276.
7. J.-P. Digard, *Une histoire du cheval : art, techniques, société*, Arles, 2004.

avaient un caractère paradigmatique, se caractériserait, selon Jean-Pierre Digard, par quatre traits majeurs[8].

1) Un élevage extensif, en condition de semi-domesticité, de grands troupeaux de chevaux qui, tout au long de l'année, se nourrissent et se multiplient avec l'intervention minimale de l'homme. Ce type d'élevage est possible grâce aux riches pâturages du plateau mongol et à la race de chevaux qui les habitent, apparentée au cheval sauvage (*equus Przewalski*). Petits, mais extrêmement résistants, les chevaux des steppes mongoles peuvent s'adapter aux grandes variations de température, même si périodiquement les périodes de gel extrême (*zud*) peuvent les décimer.

2) La place des chevaux chez les « peuples cavaliers » n'est pas seulement importante, elle est structurante, la symbiose homme-animal donnant ici naissance à de véritables « civilisations du cheval[9] ». La centralité du cheval, à la fois « monture, nourriture et figure », fait de lui le principe organisateur même de l'univers socio-économique (alimentation, transport, chasse, guerre) et spirituel (langue, littérature, jeux, religion) de la société[10]. De ce fait, loin de la réserver à une élite sociale, ces sociétés se caractérisent par la pratique généralisée de l'équitation.

3) L'équitation a une fonction profondément instrumentale, destinée au travail ou à la guerre, ayant pour but tout d'abord l'efficacité et la rapidité. Le dressage est brutal et tend à obtenir l'obéissance totale de l'animal, au risque de son élimination physique. Il vise à lui inculquer la vitesse et l'endurance, mais l'animal garde son état semi-sauvage.

4) L'emploi à grande échelle de techniques de combat à cheval inspirées des principes de la chasse (*nerge*) : les archers à cheval comme pièces constitutives d'une redoutable cavalerie légère, qui se remarque par sa versatilité et son endurance.

Partant de l'observation que dans le système des cinq animaux leur proportion s'avère uniforme à travers le temps pour des raisons écologiques, Bat-Ochir Bold a pu quantifier les ressources animalières des Mongols aux temps de Gengis-khan. Sur une quantité totale de bétail de 15 millions en 1220, on pouvait compter environ 1 400 000 chevaux, à savoir 9,27 %. Sur l'ensemble de la population de Mongolie (environ 700 000

8. *Ibid.*, p. 72-76.
9. C. Ferret, *Une civilisation du cheval : les usages de l'équidé, de la steppe à la taïga*, Paris, 2010.
10. C. Ferret (dir.), *Le cheval : monture, nourriture et figure* (*Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*, 41 [2010]), mis en ligne le 15 avril 2010, consulté le 20 février 2017, http://emscat.revues.org/1722.

habitants au début du XIIIe siècle), les 120 000 cavaliers que pouvait mobiliser alors le khan n'utilisaient que les hongres et les étalons de plus de trois ans. Ainsi seulement 30 % environ du cheptel, soit 420 000 animaux, étaient utilisables à des fins guerrières, pour une moyenne de 3,5 chevaux par utilisateur[11].

Si l'on accepte comme ordre de grandeur les chiffres avancés (avec moins de rigueur) par Samuel Adshead, l'Empire mongol, dans sa phase d'expansion absolue, à la fin du XIIIe siècle, aurait pu accaparer la moitié de la population totale mondiale de chevaux, qu'il estime pour l'époque à 20 millions[12]. Même dans ces conditions, cela ne mettait à la disposition des armées mongoles qu'environ 3 millions de hongres et étalons. Force est de conclure que ces ressources, bien qu'extraordinaires, étaient malgré tout limitées, et que par conséquent un « management » du cheval devait faire partie intégrante de la politique impériale mongole mise en place par Gengis-khan.

Tout un monde conquis « sur le dos d'un cheval »

Un édit de Gengis-khan de 1219 donne un aperçu de l'état d'esprit à la cour mongole avant même le début de la conquête de l'Asie centrale. Le khan y affirme sa conviction profonde d'avoir reçu le Mandat du Ciel en récompense de sa préoccupation d'inculquer à son peuple les vertus propres à la steppe – simplicité de vie et vertu guerrière. Comme résultat,

> en l'espace de sept années [depuis 1211/1212] j'ai réalisé une grande œuvre et dans les six directions de l'espace tout est soumis à une seule règle ; ce résultat ne provient pas de ce que ma conduite était vertueuse ; mais, parce que le gouvernement des Kin était sans principes fermes, j'ai donc reçu l'appui du Ciel et j'ai obtenu la dignité suprême. Au sud, je touche aux Song dont le nom de famille est Tchao ; au nord je suis limitrophe des Houei-ho [Ouïgours] ; les Hia de l'ouest [Xi Xia] et les barbares de l'est se disent tous mes sujets et mes appuis ; je songe qu'un empire de *chan-yu* tel que le

11. B.-O. Bold, *Mongolian Nomadic Society: a Reconstruction of the Medieval History of Mongolia*, Richmond, 2001, p. 39-41 ; id., « The Quantity of Livestock Owned by the Mongols in the 13th Century », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 3e s., 8 (1998), p. 237-246. Voir aussi L. Krader, « Ecology of Central Asian Pastoralism », *Southwestern Journal of Anthropology*, 11 (1955), p. 301-326, ici p. 309, qui distingue plusieurs variations dans la composition des troupeaux entre les diverses steppes.

12. S. A. M. Adshead, *Central Asia in World History*, Londres, 1993, p. 61.

> mien ne s'est pas produit depuis mille années et cent générations jusqu'à maintenant[13].

Le texte est saisissant par la perception géopolitique de la situation spatiale de la nouvelle réalité politique issue de l'assemblée du *quriltai* de 1206. Mais il impressionne encore plus par l'affirmation sans ambages d'une reprise de la tradition impériale des Xiongnu. Le Grand Khan n'hésite pas à se placer au-delà même de l'illustre tradition impériale touranienne dont son propre titre faisait état, nouant son entreprise politique au tout premier empire des steppes de l'histoire : celui des Xiongnu, fondé par le *chan-yu* Maodun (209-174 av. J.-C.), dans l'espace dont il venait de restaurer l'ancienne unité politique[14]. Ce texte surprend, à l'aube de la grande expansion vers l'Asie centrale, le moment du basculement de l'idée du Mandat du Ciel vers un véritable impérialisme mondial.

Longtemps perçues comme un aboutissement de l'histoire des empires des steppes, les conquêtes mongoles marquent en réalité une double rupture par rapport à ce passé. Elles ont unifié pour la première fois dans l'histoire toutes les steppes : orientale (« mongole »), centrale (« kazakhe ») et occidentale (« coumane », plus tard « russe »), en imposant leur domination, au sommet de leur pouvoir, sur presque toute la longueur des 9 000 kilomètres du vaste « boulevard » eurasiatique. Mais elles ont également marqué une rupture avec la « stratégie de la frontière extérieure » en outrepassant de façon délibérée les cadres écologiques des steppes pour se lancer à la conquête des sociétés agraires et sédentaires qui avaient jusqu'alors été dominées par l'extorsion de tributs[15]. La transition d'une phase d'expansion à l'autre a été bien conceptualisée dans la typologie de la dynamique spatiale nomade proposée par Jacques Legrand[16]. Il s'agit dans un premier temps de l'*expansion relative*, intérieure à l'espace nomade, qui concernait l'unification du monde des steppes par Gengis-khan. Ce qui caractérise en revanche l'époque des conquêtes de ses successeurs, celle de l'*expansion absolue* de l'espace nomade, est le déferlement du pastoralisme nomade sur plusieurs civilisations sédentaires majeures (la Chine, l'Iran, la Russie).

---

13. É. Chavannes, « Inscriptions et pièces de Chancellerie chinoises de l'époque mongole », *T'oung Pao*, 2e s., 9 (1908), p. 297-428, ici p. 299-302.
14. Voir l'approche novatrice, sensible aux questions spatiales, de W. Honeychurch, *Inner Asia and the Spatial Politics of Empire: Archaeology, Mobility, and Culture Contact*, New York, 2015.
15. T. J. Barfield, *The Perilous Frontier: Nomadic Empires and China*, Cambridge (Mass.), 1989.
16. J. Legrand, « Conceptions de l'espace, division territoriale et divisions politiques chez les Mongols de l'époque post-impériale (xive-xviie siècles) », *Mongols et Nomades : société, histoire, culture. Textes, communications, articles (1973-2011)*, Oulan-Bator, 2011, p. 122-142.

L'espace ne permet malheureusement pas de reprendre ici les analyses d'Eric Voegelin et d'Igor de Rachewiltz sur les fondements de l'idéologie impériale mongole, qui se résument néanmoins parfaitement dans ce qu'ils ont appelé de manière inspirée l'*imperium mundi in statu nascendi*, qui marque l'évolution de la phase d'expansion relative à l'expansion absolue de l'espace nomade[17]. Si Gengis-khan est vraisemblablement à l'origine de cette nouvelle dynamique impériale ayant son épicentre dans le bassin du Baïkal, ce sont surtout ses successeurs qui ont marqué ce tournant historique, sans véritable précédent, d'un empire des steppes vers un empire mondial[18].

Cette formidable dynamique représente une rupture d'une violence si démesurée qu'elle a aussitôt engendré la division interne de l'immense espace affecté, d'une grande hétérogénéité écologique, socio-économique, historique, ethnique et religieuse. L'explosion mongole fut ainsi le résultat d'une réaction en chaîne déclenchée par la formidable énergie cinétique libérée par la fission nucléaire de la société mongole archaïque. Aussi l'extension de la domination mongole en Eurasie a-t-elle été concomitante avec la transformation des apanages taillés par Gengis-khan pour ses fils en de véritables empires régionaux indépendants (la Chine des Yuan, l'Iran des Ilkhanides, le Khanat de la Horde d'Or et le Khanat des Djagathaï), dont le seul lien était l'appartenance des dynasties régnantes à la Famille d'Or du fondateur[19]. Après la déflagration initiale, on assiste à une phase de stabilisation qui produit à son terme plutôt un Commonwealth gengiskhanide qu'un Empire mongol mondial.

La différence entre les deux phases d'expansion est de taille. Jusqu'en 1219, Gengis-khan avait réussi à unifier, dans ses grandes lignes, l'ancien espace de l'Empire des Xiongnu, à savoir environ 4 millions de km^2. La conquête brutale des empires de Khwârezm et des Xi Xia lors des dernières années de son règne, de 1219 à 1227, a pratiquement doublé le territoire du *Yeke Mongol Ulus*. À partir de cette assise territoriale léguée par le fondateur, les territoires dominés par les branches de la dynastie gengiskhanide

17. E. Voegelin, « The Mongol Orders of Submission to European Powers, 1245-1255 », *Byzantion*, 15 (1940/1941), p. 378-413 ; I. de Rachewiltz, « Some Remarks on the Ideological Foundations of Chingis Khan's Empire », *Papers on Far Eastern History*, 7 (1973), p. 21-36.
18. T.T. Allsen, *Mongol Imperialism: the Policies of the Grand Qan Möngke in China, Russia, and the Islamic Lands, 1251-1259*, Berkeley, 1987 ; M. Biran, « The Mongol Transformation: From the Steppe to Eurasian Empire », *Medieval Encounters*, 10 (2004), p. 338-361.
19. P. Jackson, « From Ulus to Khanate: The Making of the Mongol States, c. 1220-c. 1290 », *The Mongol Empire and Its Legacy*, éd. R. Amitai-Preiss et D. Morgan, Leyde, 1999, p. 12-38.

quadruplèrent jusqu'à la fin du XIII^e siècle, atteignant un total maximum de 29,5 millions de km²[20].

Dans la mesure où les Mongols partageaient les traits d'ensemble des autres « peuples cavaliers », quelles évolutions pourraient dès lors expliquer le rôle exceptionnel qu'ils ont joué dans l'histoire globale ? Parmi un large éventail explicatif, trois facteurs nous semblent ici essentiels.

Premièrement, une conjoncture particulière leur aurait octroyé plus de ressources animales que d'habitude. Les analyses de Denis Sinor ont mis en lumière la corrélation structurelle existant entre les populations équines et la richesse (ou la pauvreté) des pâturages des milieux steppiques[21]. La reconstitution de l'histoire climatique de la Mongolie durant le dernier millénaire a de plus permis de mettre en évidence une période sans précédent entre 1210 et 1229, caractérisée par une humidité accentuée et une température modérée. Succédant à une série d'épisodes de forte aridité, ce changement climatique positif a vraisemblablement stimulé l'extension et la densité des pâturages et permis une augmentation des troupeaux, ce qui aurait également favorisé une croissance démographique[22]. Il n'est pas étonnant que cela ait coïncidé chronologiquement avec le tournant de l'expansion mongole.

Le deuxième facteur consisterait en une meilleure gestion des ressources humaines. À la différence du mécanisme classique khaldunien qui sert pour comprendre la genèse des empires prémodernes[23], la nouvelle *ʿaṣabiyya* des Mongols n'a pas simplement remplacé les *ʿaṣabiyyât* anciennes tombées en déliquescence du fait des forces corrosives de la civilisation. À l'exception certes des adversaires qu'ils ont éliminés avec une implacable brutalité pour terrasser et surtout prévenir toute opposition, les Mongols ont, au contraire, additionné les « esprits de corps » qu'ils ont assujettis et qui avaient accepté, bon gré mal gré, de se mettre au service de l'idée politique de Gengis-khan[24].

---

20. Selon le tableau statistique des empires des steppes compilé par C. Cioffi-Revilla *et al.*, « Computing the Steppes: Data Analysis for Agent-Based Modeling of Polities in Inner Asia », *Xiongnu Archaeology: Multidisciplinary Perspectives of the First Steppe Empire in Inner Asia*, éd. U. Brosseder, B. K. Miller, Bonn, 2011, p. 97-110, ici p. 103.

21. D. Sinor, « Horse and Pasture in Inner Asian History », *Oriens Extremus*, 19 (1972), p. 171-83.

22. N. Pederson *et al.*, « Pluvials, Droughts, the Mongol Empire, and Modern Mongolia », *Proceedings of the National Academy of Sciences,* 111 (2014), p. 4375-4379.

23. G. Martinez-Gros, *Brève histoire des empires. Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, 2014, p. 119-128.

24. W. J. Fischel, « Ibn Khaldūn's Sources for the History of Jenghiz Khān and the Tatars », *Journal of the American Oriental Society*, 76 (1956), p. 91-99 ; J. Van den Bent, « "None of the Kings on

Une idée politique s'il en est, mais plus exactement une véritable *da'wa* (message religieux), pour rester dans un registre khaldunien, car les manifestes des khans qui articulent l'impérialisme universel des descendants de Gengis-khan se fondent sur une vision religieuse radicale propre à la religion native des peuples turco-mongols, le tengrisme[25]. L'idée du mandat divin qui aurait été confié par le Dieu du Ciel Bleu (*Tänggäri*, *Tengri*) à Temüjin pour dominer le monde l'assimilait *expressis verbis* au statut de « Fils de Dieu » et de prophète, ce qui n'était pas sans étonner les théologiens chrétiens et musulmans les plus chevronnés. Dans cette perspective, le *Jasaγ* – le grand code des lois promulguées par Gengis-khan – faisait figure de loi révélée pour le nouveau peuple élu qu'étaient les Mongols[26]. La dynamique expansionniste mongole revêtit ainsi dès le début les traits spécifiques d'une guerre religieuse menée pour l'imposition d'un monde unifié politiquement comme la mise en œuvre d'un mandat céleste révélé[27]. Il s'agit donc, en troisième lieu, d'une excellente utilisation des ressources symboliques de l'univers spirituel classique des steppes.

Le pouvoir social dans l'Empire mongol et ses ressources équines

Les nouveaux défis posés par cette transition furent bien synthétisés par le précepte que Yeh-lü Ch'u-ts'ai, le proche conseiller de Gengis-khan et d'Ögödai Qa'an, rappela à ce dernier : « Certes, il faut bien se dire que le monde, si l'on peut s'en emparer sur le dos d'un cheval, il est impossible de le gouverner en restant sur sa selle[28]. » Il rappelait ainsi un principe

---

Earth is Their Equal in *ʿaṣabiyya*": The Mongols in Ibn Khaldūn's Works », *Al-Masāq*, 28 (2016), p. 171-186.

25. M.-L. Beffa, « Le concept de tänggäri, "ciel" dans l'Histoire secrète des Mongols », *Études mongoles et sibériennes*, 24 (1993), p. 215-236.

26. D. Aigle, « Le "grand yasa" de Gengis-khan, l'empire, la culture mongole et la sharī'a », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 47 (2004), p. 31-79.

27. A. M. Khazanov, « Muhammad and Jenghiz Khan Compared: The Religious Factor in World Empire Building », *Comparative Studies in Society and History*, 35 (1993), p. 461-480 ; B. Baumann, « By the Power of Eternal Heaven: The Meaning of Tenggeri to the Government of the Pre-Buddhist Mongols », *Extrême-Orient / Extrême-Occident*, 35 (2013), p. 233-284 ; R. Amitai-Preiss, « Holy War: Mamluk Jihad versus the Mongol Mandate from Heaven », *Holy War and Rapprochement: Studies in the Relations between the Mamluk Sultanate and the Mongol Ilkhanate (1260-1335)*, Turnhout, 2013, p. 37-62.

28. E. Blochet, « Deux résidents mongols en Chine et en Asie Centrale, de Tchinkkiz Khaghan à Khoubilai », *Bulletin of the School of Oriental Studies*, 4 (1926), p. 257-268, ici p. 257 ; I. de

millénaire se trouvant au cœur de la conception chinoise du gouvernement. S'adressant au fondateur de la dynastie Han, Gaozu (202-195 av. J.-C.), le savant Lu Chia avait déjà formulé la même idée avec presque les mêmes mots[29]. Le conseiller de Qubilai-khan, Liu Ping-chung, devait reprendre un peu plus tard le même dicton pour en faire le fondement de son projet de réforme de l'État qui allait influencer de façon décisive la mise en place du nouveau régime de la dynastie Yuan[30]. À cheval ou pas : les moyens militaires de la conquête reposaient sur les activités « pédestres » de la gouvernance.

L'importance de la *da'wa* gengiskhanide comme facteur galvanisant et structurant la création de l'Empire mongol nous ramène ainsi à la question épineuse de la codification du *Jasaγ* de Gengis-khan. Sans entrer dans les arcanes du débat récent sur la question, il nous semble qu'en fin de compte les conclusions d'Igor de Rachewiltz s'imposent. Selon lui, le corpus gengiskhanide s'est constitué progressivement entre 1202 et 1227, par l'addition de décisions de nature pratique, édictées de manière conjoncturelle par Gengis-khan. Son succès politique a validé leur cohérence d'ensemble, amenant ses scribes à les mettre par écrit. Ce corpus préexistant a été repromulgué (et légèrement restructuré) comme un tout par son successeur Ögödaï dans le *quriltai* de son avènement (1229), comme une manière d'affirmer sa légitimité par la continuation de la politique de son prédécesseur[31]. Ces conclusions invitent à relire les extraits du *Jasaγ* transmis, de manière paraphrasée, par Al-Juvaynī, une source incontournable qui, en tant que gouverneur mongol de Bagdad, avait eu accès aux volumes de la codification gengiskhanide, aujourd'hui perdus[32]. Ils nous permettent de mieux comprendre la présence implicite dans cette législation d'une « politique du cheval » élaborée par Gengis-khan lui-même.

Tout d'abord le *Jasaγ* consacrait l'attitude prédatrice des guerriers mongols dans leurs rapports avec le monde animal. « Quand ils ne sont pas engagés dans la guerre, ils sont toujours désireux de chasser et ils

---

Rachewiltz, « Yeh-lü Ch'u-ts'ai », *In the Service of the Khan: Eminent Personalities of the Early Mongol-Yüan Period (1200-1300)*, éd. I. de Rachewiltz *et al.*, Wiesbaden, 1993, p. 171.

29. H. Kung-Chuan, *History of Chinese Political Thought*, vol. 1, *From the Beginnings to the Sixth Century, A.D.*, Princeton, 2015, p. 483-484, n. 41.

30. H. L. Chan, « Liu Ping-chung », *In the Service of the Khan…*, *op. cit.* n. 28, p. 248-250.

31. I. de Rachewiltz, « Some Reflections on Chinggis Qan's Jasaγ », *East Asian History*, 6 (1993), p. 91-104, surtout p. 102-103.

32. Al-Juvaynī, *Tārīkh-i jahāngushā: The History of the World Conqueror*, trad. J. A. Boyle, Manchester, 1958, t. 1, p. 23-34.

encouragent leurs armées à passer ainsi leur temps[33]. » Occupation essentielle de l'économie des sociétés pastorales à l'origine, la chasse souffre dans la conception de Gengis-khan d'une transformation radicale. Effectuée à cheval, elle est conçue en analogie avec la guerre (ou inversement), se déroulant en formation complète par la *ordu* du khan, disposée comme une armée (centre, aile droite, aile gauche) menant de front (*nerge*) la chasse *contre* les animaux. On pourrait estimer, pour paraphraser Clausewitz, que pour les Mongols la guerre était la continuation de la chasse, qui plus est par les mêmes moyens[34].

Deuxièmement, la mise en place de l'organisation décimale (unités de 10, 100, 1 000 et *tümen* de 10 000) de l'armée mongole figure comme une partie centrale du *Jasaγ* : l'armée mongole était populaire (« comme une paysannerie »), désormais structurée par une hiérarchie rigoureuse, soutenue par une discipline de fer et devant une obéissance absolue au khan. Aucune exemption ne privilégiait les soldats mongols, qui devaient comme les autres sujets de l'Empire fournir leurs propres montures et leurs armes, tout en étant soumis aux impositions sur le bétail (*qupchur*), au maintien des stations postales (*yam*) et à l'approvisionnement de l'État en chevaux de poste (*ulagh*)[35]. Cette dimension militaire du *Jasaγ* a constitué le mécanisme le plus efficace permettant l'élargissement de l'*ʿaṣabiyya* dans l'Empire mongol. La mise en place à travers l'Empire du système du *tümen* marque dans l'histoire mondiale de la cavalerie un tournant similaire à celui de l'apparition des légions romaines dans l'histoire de l'infanterie. Le système décimal décuplait ainsi littéralement l'efficacité guerrière habituelle d'une armée nomade. Mais, au-delà de sa signification militaire, il a profondément transformé le tribalisme pré-étatique en permettant son intégration dans les structures du nouvel Empire, en l'alimentant ainsi d'énergies humaines continuellement renouvelées, bien au-delà du cadre fruste de la Mongolie[36].

Troisièmement, le *Jasaγ* instaura le système postal pour répondre aux défis spatiaux posés par l'expansion en Asie intérieure. Selon le texte :

> Lorsque l'étendue de leurs territoires devint large et vaste et quand des événements importants se produisirent, il devenait indispensable de connaître les activités de leurs ennemis ; il était aussi

33. Al-Juvaynī, *The History…*, *op. cit.* n. 32, p. 27.
34. T.T. Allsen, *The Royal Hunt in Eurasian History*, Philadelphie, 2006.
35. Al-Juvaynī, *The History…*, *op. cit.* n. 32, p. 30.
36. J.M. Smith Jr., « Mongol Manpower and Persian Population », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 18 (1975), p. 271-299.

> nécessaire de transporter des marchandises de l'ouest à l'est et de l'Extrême-Orient à l'ouest. C'est pourquoi, sur toute la longueur et la largeur de la terre, ils établirent des *yams* et prirent des dispositions pour l'entretien et les dépenses de chaque *yam*, en leur attribuant un nombre fixe d'hommes et de bêtes ainsi que de la nourriture, des boissons et autres nécessités. *Ils ont partagé cette tâche entre les* tümen*, chaque deux* tümen *devant fournir un* yam[37] [nous soulignons].

Le service postal mongol – élaboré sans doute par Gengis-khan et élargi aux dimensions eurasiatiques de l'Empire par ses successeurs – devint un des facteurs majeurs de l'unité politique, comme ont pu le mettre en lumière plusieurs contributions sur la question[38]. La mise en place d'un formidable réseau de relais postaux, s'étalant à son apogée sur 50 000-60 000 km, employant 200 000 chevaux et possédant les revenus et le personnel nécessaires, fut un formidable accomplissement qui permit le contrôle effectif de l'ensemble du territoire eurasiatique dominé par les Mongols. Toutefois il nous semble nécessaire de relever la connexion directe entre le service postal et l'organisation militaire, dans la mesure où la mise en place initiale des relais de poste fut de la compétence des *tümen* de l'armée mongole, tout comme la construction des routes romaines relevait des légions. Issu de la double nécessité du contrôle du territoire et de l'information, avec leurs implications militaires évidentes, le réseau postal a aussi représenté une projection du pouvoir militaire sur l'espace dominé.

Cette série de remarques mérite d'être intégrée dans une analyse de l'Empire mongol à la lumière du « modèle IEMP » du pouvoir social élaboré par Michael Mann[39]. Rejetant la conception des sociétés humaines comme systèmes fermés, le sociologue britannique a proposé une perspective ouverte des communautés comme interactions fluctuantes entre quatre sources fondamentales de pouvoir social : idéologique, économique, militaire et politique. En effet, la relecture attentive du *Jasaγ*, tel que transmis par Al-Juvaynī, permet de saisir comment, dans la conception de Gengis-khan, l'utilisation administrative (politique) du cheval tirait son origine de l'échelon supérieur de la cavalerie mongole, qui à son tour était lié

---

37. Al-Juvaynī, *The History…*, *op. cit.* n. 32, p. 33.
38. P. Olbricht, *Das Postwesen in China unter der Mongolenherrschaft im 13. und 14. Jahrhundert*, Wiesbaden, 1954 ; D. Gazagnadou, *La poste à relais en Eurasie : la diffusion d'une technique d'information et de pouvoir (Chine, Iran, Syrie, Italie)*, 2e éd., Paris, 2013, p. 48-69 ; A. J. Silverstein, *Postal Systems in the Pre-modern Islamic World*, Cambridge, 2007, p. 141-164.
39. M. Mann, *The Sources of Social Power. 1, A History of Power from the Beginning to A.D. 1760*, 2e éd., Londres, 2013.

socialement aux pratiques économiques fondamentales de l'élevage et de la chasse de la société mongole. Ramener ces trois aspects à l'activité législative de Gengis-khan permet de comprendre leur unité de conception et de saisir sur le vif comment les structures impériales émergentes ont procédé à la diversification de l'utilisation du cheval, en subordonnant les ressources naturelles de l'élevage équin au service des pouvoirs économique, militaire et politique de l'Empire mongol.

Autour de la fonction idéologique impériale du cheval mongol

Nous revenons en guise de conclusion sur les usages idéologiques du cheval par le pouvoir impérial. L'expansion accélérée qui caractérise la dernière décennie du règne de Gengis-khan obligea le souverain à régler la question de la passation du pouvoir et du contrôle effectif de l'Empire, par la distribution équitable d'apanages aux princes impériaux. En définissant les limites du *yurt* accordé à son fils Jöci, le texte d'Al-Juvaynī utilise une métaphore saisissante : « il octroya le territoire s'étendant des régions de Qayaligh et de Khorazm jusqu'aux contrées les plus éloignées de Saqsin et de Bulghar et aussi loin dans cette direction que les sabots des chevaux tatars auraient pénétré[40] ». Ce qui interpelle dans cette formulation, c'est le caractère indéterminé de l'apanage occidental taillé pour son aîné, frontière ouverte dont la référence chevaline ne fait qu'accentuer le caractère dynamique, alors en pleine expansion.

Dès lors, les chevaux mongols se métaphorisent, à partir de l'image puissante que devait dégager le passage d'une cavalerie forte de quelques dizaines, voire de centaines de milliers de chevaux, qui devaient terrasser tout le paysage durant leur passage. Par exemple, juste après son couronnement dans le *quriltai* de 1229, Ögödaï Qa'an décida d'achever la conquête de la Chine du Nord dominée par la dynastie Jin. Il fut assisté dans cette entreprise

> […] d'une si grande multitude de guerriers semblables à des dragons, que le désert, par l'éclat de leurs armes et le mouvement rapproché de leurs chevaux, apparaissait comme une mer ondulante et tourmentée, dont la longueur et la largeur étaient insaisissables et

40. Al-Juvaynī, *The History…*, *op. cit.* n. 32, p. 42-43.

> dont le centre et les marges étaient indiscernables. La plaine, par la présence (majestueuse) de la cavalerie, rivalisait avec les montagnes, alors que les collines étaient foulées sous les pas des chevaux[41].

La conquête, pénible et laborieuse, de la Chine aura duré plus d'un demi-siècle. À la fin de ce remarquable effort militaire, on retrouve le thème des chevaux victorieux dans la poésie composée, à ses heures perdues, par le grand général Bayan, le légendaire conquérant de la Chine de Song. Selon ses paroles :

> Les épées pointent vers les montagnes bleues / Et les montagnes sont sur le point de s'effondrer. / Les chevaux s'abreuvent dans le fleuve (Yangtsé) / Et le fleuve est presque asséché. / Un million de soldats d'élite occupent Chang-nan / Et leurs armes ne sont pas salies de sang d'homme[42].

Sur la frontière orientale de l'expansion mongole au Proche-Orient, le général mongol Ketbuqa, conquérant de Damas, mais prisonnier après la défaite de Ayn Jalut face aux mamelouks (1260), défia ouvertement le sultan Qutuz avec la menace d'une riposte impitoyable de Hülagü :

> Depuis l'Azerbaïdjan jusqu'aux portes de l'Égypte, tout le pays sera foulé aux pieds des coursiers mongols, et nos soldats emporteront dans les sacs de leurs chevaux le sable de l'Égypte. Hülagü-khan a, parmi ses serviteurs, trois cent mille cavaliers comparables à Ketbuqa[43].

Selon cette conception affirmée par les membres de l'élite mongole, sur tous les fronts de leur progression foudroyante, les chevaux mongols ne limitaient pas leur action à l'espace steppique, car ils pouvaient tout aussi bien s'attaquer aux zones désertiques de l'Égypte ou aux régions humides de la Chine du Sud. Cette confiance dans les capacités presque surnaturelles des chevaux servant le Mandat du Ciel confié aux Mongols prit en 1235, dans le discours de Yeh-lü Ch'u-ts'ai face à l'envoyé de la dynastie Song, la forme d'une assertion de principe sur la capacité pratiquement sans limites des chevaux mongols :

> Vous vous fondez [pour votre protection] uniquement sur le Grand Fleuve [Yangtsé], mais les sabots de nos chevaux peuvent accéder partout : ils peuvent monter jusqu'au ciel ou bien plonger dans la mer[44].

---

41. Al-Juvaynī, *The History…*, *op. cit.* n. 32, p. 191.
42. C. C. Hsiao, « Bayan », *In the Service of the Khan…*, *op. cit.* n. 28, p. 603.
43. Rashiduddin Fazlullah, *Jamiʿu ʾt-tawarikh = Compendium of Chronicles: A history of the Mongols*, trad. W. M. Thackston, Cambridge (Mass.), 1998, t. 2, p. 505-506 ; *Histoire des Mongols de la Perse écrite en persan par Raschid-Eldin*, trad. É. Quatremère, Paris, 1836, p. 351.
44. I. de Rachewiltz, « Yeh-lü Ch'u-ts'ai », *In the Service of the Khan*, *op. cit.* n. 28, p. 165.

Pour saisir toute la charge symbolique de cette image évocatrice du tumulte des steppes, il faut s'attarder sur la véritable démonstration politique que Gengis-khan avait faite lors de son entrée triomphante dans la cité de Boukhara. Après un bref siège, les habitants de la ville, dirigés par les imams et les notables, accueillirent le khan, qui pénétra à cheval dans la mosquée du Vendredi, et ordonna : « L'arrière-pays manque complètement de fourrage : remplissez les ventres de nos chevaux ! » Les réserves furent servies directement dans les grands coffres utilisés pour garder les corans, vidés de leur contenu et transformés en mangeoires pour l'occasion. Dans la mosquée réduite à une étable, les chevaux mongols furent servis par les imams, les cheikhs, les *seyyeds* et autres oulémas, reconvertis en écuyers *ad hoc* des nouveaux maîtres. Après le festin, Gengis-khan retourna dans son camp avec les siens, laissant derrière lui l'image désolante des corans déchirés et piétinés dans la boue par les Mongols « sous les sabots de leurs chevaux ». Pour le savant Imamzadè, témoin épouvanté de la scène, l'effet avait été imparable : « Ce fut le vent de l'omnipotence de Dieu qui avait soufflé – dit-il – et nous restons sans parole[45]. » Les chevaux mongols se manifestaient comme le véhicule du déploiement de la raison divine de Tengri dans l'histoire.

On comprendra ainsi mieux l'allusion de Yeh-lü Ch'u-ts'ai aux chevaux mongols qui montent jusqu'au ciel, et qui avait intrinsèquement une forte connotation impériale. Le chamane Kököču, fils de Mönglik et demi-frère de Temüjin, était un personnage peu commun. « Il avait coutume d'annoncer les secrets cachés et les événements à venir, disant que Dieu disait telle ou telle parole et qu'il visitait le Ciel. À chaque instant, il allait trouver Gengis-khan et lui disait : "Dieu a ordonné que tu sois un souverain universel." Il lui donna le surnom de *Cinggis-qan* et dit : "Par ordre de Dieu ton nom sera tel !"[46] » Selon Al-Juvaynī, son message était encore plus clair : « "Dieu m'a parlé et m'a dit : J'ai donné toute la face de la terre à Temüjin et à ses enfants et l'ai nommé Gengis-Khan."[47] » Pour son intimité avec les desseins cachés du Ciel, Kököču était surnommé par le peuple Teb-tengri (« le très céleste »). Or la révélation qu'il avait apportée et qui se trouvait au cœur même de la *da'wa* gengiskhanide avait son véhicule privilégié : « Le peuple et les anciens des Mongols disent qu'il [Teb Tengri] visitait le Ciel sur un cheval blanc. »

---

45. Al-Juvaynī, *The History…*, *op. cit.* n. 32, p. 103-104 ; voir aussi Rashiduddin Fazlullah, *Compendium…*, *op. cit.* n. 43, p. 241-242.
46. Rashiduddin Fazlullah, *Compendium…*, *op. cit.* n. 43, p. 89-90 ; L. Hambis, « Un épisode mal connu de l'histoire de Gengis-khan », *Journal des savants*, 1975, p. 3-46, ici p. 28-29.
47. Al-Juvaynī, *The History…*, *op. cit.* n. 32, p. 39.

Table des matières

Avant-propos
Dominique Valérian 9

Faut-il mondialiser l'histoire médiévale ?
Jérôme Baschet 13

Espaces de circulation, lieux de connexion

Jeux d'échelles et espaces connectés, méthodologie pour une histoire connectée des fleuves et des rivières
Marc Suttor 39

Un Empire à cheval ? Aspects de la politique équestre à l'époque de l'expansion mongole (XIIIe siècle)
Dan Ioan Mureşan 53

La chevalerie européenne confrontée à d'autres élites guerrières
Dominique Barthélemy 67

La voie du Nord. Les mondes nordiques comme terrain de rencontre et de circulation des idées religieuses dans les siècles centraux du Moyen Âge
Alban Gautier 81

Pour une histoire de la Méditerranée vue des îles. Approche comparée de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile au bas Moyen Âge
Vannina Marchi Van Cauwelaert 95

Échelles, frontières et réseaux

Frontière arabo-byzantine et échelles spatiales. Réseaux d'acteurs et territoires des confins (nord du Bilād al-Šām, Ier-Ve siècle H./VIIe-XIe siècle)
Éva Collet 113

Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés, XLVIIe Congrès de la SHMESP, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017.

Pouvoir urbain et réseaux commerciaux interconfessionnels dans les territoires fatimides. L'exemple de Tyr et d'Aden à travers la documentation de la Geniza (XI^e^-XII^e^ siècle)
David Bramoullé 131

Marchands florentins et trafics caravaniers : une connexion à travers les négociants juifs dans la Méditerranée du XV^e^ siècle
Ingrid Houssaye Michienzi 147

Circulation des savoirs et des techniques

L'uniformisation de la culture écrite au XIII^e^ siècle : les rouages de l'« européanisation » de l'Occident médiéval
Paul Bertrand 163

La riḥla *: une pratique lettrée au cœur de la mondialisation islamique*
Yann Dejugnat 179

Construction et réception des modèles universitaires dans l'Occident médiéval. Pour une histoire connectée des universités
Thierry Kouamé 193

*L'artillerie entre déterminisme technique, structures institutionnelles et échanges transnationaux. La « révolution militaire » à l'aune d'une comparaison italo-bourguignonne (*ca *1350-1500)*
Michael Depreter et Christophe Masson 205

Voir et décrire le monde

Des hommes et des cartes. La mobilité des marins de Majorque et la cartographie majorquine dans la première moitié du XIV^e^ siècle
Wilfrid Tannous 221

Trouver l'Europe en Asie ? Expériences et réactions des auteurs latins aux contacts avec le monde extra-européen (XIII^e^ siècle)
Klaus Oschema 237

Frontières et seuils dans le Devisement du monde
Alain Provost 251

« L'intention de monseigneur de Béthencourt est d'ouvrir le chemin du fleuve de l'or ». Autour du rêve africain de Jean de Béthencourt
Christophe Maneuvrier 265

Comment penser les découvertes à la charnière des XV^e^-XVI^e^ siècles : le monde vu par les Vénitiens
Nathalie Bouloux 279

Les horizons du monde

Un espace connecté durant notre époque médiévale : l'océan Pacifique
Dominique Barbe 295

L'océan Indien vers 1300. Le « monde » de ʿIzz al-Dīn al-Ḥalabī al-Kūlamī
Éric Vallet 309

Conclusions
Sylvie Denoix 327

Résumés/Abstracts 347